

Terreur

- récit -

Laurent Mann

Janvier 2001

Avoodware Edition

@

<http://www.avoodware.com>

Les nuages s'agglutinent devant ma fenêtre et semblent vouloir entrer dans la chambre. Je suis assis sur le lit de ma fille morte, le regard sec et vide. Et soudain il pleut. Il n'y a pas de vent et l'eau s'écrase avec fracas sur le sol. Les gouttes de pluie crépitent sourdement sur les toits des maisons, des voitures, sur les quelques parapluies qui se pressent dans la rue glissante, et contre les vitres des immeubles... De grosses gouttes hargneuses et désordonnées qui frappent à ma fenêtre, elles cherchent le point névralgique qui la fera voler en éclats.

Dans mon crâne également, elle tombe, cette pluie raide et glaciale, acide comme les souvenirs qui me rongent. C'est la même pluie qu'alors et j'ai froid. Je tremble un peu. C'est le même frisson aussi. Une grosse averse. Ça passera. Ça passe toujours, seul le désespoir persiste, et persiste encore, nourri par des jours obscurs comme celui-ci. Mais je n'allume pas la lumière. Il est trop tôt encore pour cette incandescence artificielle. Pas de bougie non plus. Avant oui. Avant, dans cette maison, on allumait des bougies. Souvent. Des bougies de toutes les tailles et de toutes les formes. Des bougies colorées, festives, flammes qu'on laissait danser quand venaient dîner des amis. L'intimité, circonscrite par le halo, s'en trouvait renforcée et les rires paraissaient plus sonores. L'amitié est une fleur rare qui s'épanouit dans la pénombre. Et la culpabilité en est une autre, plus sauvage.

Personne ne vient plus dîner maintenant. Personne ne vient plus du tout. Nous sommes seuls dans une maison vide, il n'y a plus que nous deux et chacun en est devenu infiniment seul. Elle nous manque. Elle manque à notre monde, insupportablement, comme

manqueraient les étoiles à la nuit. Et cette pluie qui n'en finit pas de tomber sur cette demeure qui expire de sa nostalgie en interminable soupir. Elle s'est changée en grêle maintenant, la pluie. Les vitres résisteront bien aussi aux grêlons. Qui heurtent la vitre comme pour me convaincre d'ouvrir et laisser s'enfuir les souvenirs hors de la chambre. Hors de moi.

Non. Inutile d'insister les gouttes. Je n'ouvrirai pas. Ils sont bien assez mouillés de larmes, mes souvenirs. On devrait toujours tenir une fenêtre parfaitement close. Il n'arrive rien quand les fenêtres sont closes. Les grêlons ne tombent pas dedans et les enfants ne tombent pas dehors. Chacun reste à sa place et tout est bien.

Je regarde ma fenêtre pleurer les larmes du ciel. Je suis fatigué. Cette cascade d'eau devant mes yeux qui n'en finit pas. Quand un train roule sous la pluie, certaines gouttes d'eau remontent en tremblotant le long de la vitre et c'est un peu comme si elle ravalait ses larmes. Cela ressemble à de l'espoir. Ici, dans cette maison, dans la chambre de ma petite fille qui ne l'habite plus, il n'y en a plus, d'espoir, et l'eau ruisselle de haut en bas sur la fenêtre, tristement, chaque goutte creusant consciencieusement sa propre rigole, comme on traîne des pieds dans un cimetière, quand on a tué son enfant et que l'on s'en va brûler son corps.

Une petite boîte et puis de la fumée. Il ne reste plus rien alors que les souvenirs. Des souvenirs auxquels se cramponner. Et s'arracher un peu au désespoir. Regarder en arrière quand on ne sait plus aller de l'avant.

Aussi loin que je me souviene, je n'ai été pour elle qu'un père despotique. Seul son bonheur m'importait, j'ai usé de tous les moyens pour l'y conduire. J'ai été jusqu'à la contrainte, jusqu'à la violence et au-delà.

Elle avait trois mois lorsque je lui ai parlé de la mort pour la première fois. Convaincu qu'elle ne saurait comprendre la

recette du bonheur sans de la vie connaître le grand malheur, il me fallait lui dire au plus vite, comme une urgence, que parvenu à un certain point il n'est plus d'espoir possible. Nous allons tous mourir. *Toi aussi, Camille. Un jour viendra où il ne restera plus rien de toi et c'est cela, la Mort. Tu la portes en toi, elle est ton seul bagage et ta seule certitude.* A peine le temps pour elle de comprendre qu'elle était vivante, de prendre conscience simplement qu'elle était, que déjà je lui susurrais qu'elle ne serait plus.

Je savais que lui dire cela était ignoble, mais la vie a cela d'ignoble qu'on en meurt et je jugeais indispensable qu'elle accepte cette vérité qui est tout ce qu'il y a à savoir pour avoir la force d'être heureux. Je tenais à ce que ma petite fille sache, qu'elle connaisse rapidement l'adversaire qu'elle aurait à affronter et auquel elle finirait par rendre les armes. Le connaître et pouvoir le regarder en face, c'était le prix qu'elle devait payer pour espérer gagner quelques batailles, arracher à la vie un peu de bonheur avant que de mourir une bonne fois.

Camille n'eut pas long de ce temps de l'innocence, quand la conscience sommeille encore et qu'on ne sait pas dans quoi l'on a été embarqué. J'ai eu tôt fait de briser son rêve d'une vie éternelle. Ensuite, lorsqu'elle s'éveillait la nuit en pleurant, effrayée par l'obscurité, je lui murmurais qu'il était naturel qu'elle eût peur, que ce n'était pas un cauchemar, que c'était réel, rien moins que la cruelle et effrayante réalité des vivants. *On meurt, les hommes meurent, tout finit et ta Maman elle-même n'est pas éternelle.* Je la prenais dans mes bras pour la consoler, je passais de longs moments avec elle, au milieu de la nuit, à la bercer tendrement, et jamais je ne me serais laissé aller à lui mentir ou omettre ne serait-ce qu'une parcelle de vérité.

Camille fut nourrie au sein jusqu'à l'âge de cinq mois. Le soir, passant d'un sein à l'autre, elle se pâmait dans les bras de sa mère, me jetant un œil narquois. Et moi, je lui expliquais sans détour que jamais rien n'est acquis à l'homme que sa propre mort. *Ta mère elle-même t'arrachera bientôt à son sein.*

La prévenir contre les mauvaises surprises de la vie. Lui enseigner qu'on ne se méfie jamais trop du bonheur, que toute joie finit par se dissoudre et que c'est ce qui rend si précieux les moments heureux. J'espérais l'endurcir, lui éviter que la chute ne lui soit trop brutale. Oui, la chute, je ne me rendais pas compte que je la poussais déjà dans le vide.

Je changeais les couches de ma fille. Elle gazouillait tandis que je lui chuchotais ma leçon : *Tu sens mauvais, petite Camille. Mais cette odeur est l'odeur de la vie et le bonheur c'est d'être vivant.* Elle pleurait parfois et je me réjouissais qu'elle comprenne. Je la prenais dans mes bras, je la consolais, et lui expliquais encore que la vie ne serait pas si belle s'il n'y avait la mort au bout. Accepter la mort qui vient, c'est le prix qu'il faut payer pour qu'un bonheur vrai existe. J'étais là, son père, pour encaisser son tribut.

Je me gargarisais de chacun des discours dont je l'abreuvais, et jamais ne m'en lassais. Je lui disais que si les hommes aiment croire en un Dieu, au Paradis et à l'Enfer, aux revenants, s'ils se plaisent tant à se faire peur, c'est que ce faisant ils se rassurent quant à l'existence d'un au-delà de la vie, par-delà la mort, de la possibilité d'un retour à l'être. C'est inutile, lui expliquais-je, il n'y a pas d'après et nous n'avons qu'aujourd'hui pour être heureux. Et il n'y a pas d'ailleurs non plus, il n'y a de paradis que sur cette terre où l'enfer se trouve aussi.

L'idée d'un Dieu lui était venue comme naturellement. Une branche à laquelle se raccrocher et elle pourrait peut-être se hisser

hors du trou profond et noir dans lequel je lui promettais qu'elle allait chuter. Mais existait-elle cette branche ? Elle aurait voulu ne pas en douter. Simplement croire ou se contenter d'un peut-être. *Papa, il habite où, Dieu ?* Ses grands yeux s'accrochaient avec foi à mon visage, fixant intensément ma bouche, cette bouche de laquelle allait jaillir la parole libératrice, la confirmation d'un espoir, celui qui venait de lui naître.

Croire en un Dieu, s'adosser à la foi comme on s'adosse à un mur lorsque vos jambes flageolent, évoquer un après et un au-delà où tout continuerait, justifier ainsi cela même qui est injustifiable, la mort, j'étais fier que l'idée lui soit venue, fier que ma fille en vienne si tôt à ce mur où tôt ou tard chaque homme vient un jour se heurter. Il y avait là pour l'enfant qu'elle était la miraculeuse possibilité de paroles apaisantes, des mots qui auraient parlé d'éternité et lui auraient permis de dominer la peur morbide que j'avais insufflée en son cœur et qui la réveillait la nuit. Elle aurait pu se rendormir avec cette idée, dormir à nouveau comme ce bébé qu'elle avait été et qu'elle n'était déjà plus.

Mais voilà, Dieu n'existait pas et il ne fallait pas que libérée d'une illusion elle puisse se laisser prendre aux filets d'une autre. J'étais son père et j'avais le devoir d'assumer jusqu'au bout la responsabilité de ce que j'avais offert à ma fille en la convoquant dans ce monde, je n'allais pas lui mentir pour simplement lui éviter d'être effrayée. Tout devait être dit et tant pis si cela faisait un peu mal ou un peu peur : *Dieu est mort, mon enfant. Et sa maison n'est plus qu'un petit tas de cendres que le vent se charge de disperser.*

Je ne cherchais pas à lui faire peur, simplement lui faire accepter cette angoisse qui est commune à tous les hommes. Qu'elle puisse faire avec. Ce faisant, je lui ai distribué un peu plus que la part d'angoisse qui lui revenait.

L'été de ses cinq ans, nous sommes allés passer les vacances en Grèce, sauts de puce d'île en île dans l'archipel des Cyclades. L'île d'Amorgos était la dernière étape de notre petite odyssée, avant le retour vers Athènes et puis Paris. Le bateau nous avait déposés au petit matin dans l'unique petit port de l'île. Nous prîmes le temps bref d'un petit-déjeuner à la terrasse sans beaucoup de charme d'un bar à touristes, avant de fuir la foule et nous embarquer dans le car qui permettait de rejoindre l'autre extrémité de l'île.

Amorgos est une des plus petites îles des Cyclades, et sans aucun doute la plus jolie. Etirée sur un axe est-ouest, l'île se termine sur son flanc oriental par une immense falaise qui s'élève à pic au-dessus de la mer et dans laquelle, majestueux autant qu'inaccessible, est incrusté un monastère orthodoxe, muraille blanche et ouvragée dans la roche grise et lisse. On dirait un coquillage géant dont la blancheur réfractée par le soleil fait une tache de neige dans le bleu de la mer. C'est là-bas que nous avons l'intention gourmande de nous rendre.

Pour atteindre le pied de la falaise, il fallut à notre car emprunter une route caillouteuse et escarpée. Si n'était l'anachronisme, le véhicule dont le moteur pétaradait bruyamment paraissait tout droit sortir de l'Antiquité. A chaque gravillon qui passait sous ses roues des grincements suspects se faisaient entendre, et chaque fois que le gravillon avait la taille d'une grosse pierre, le car tout entier semblait proche de se disloquer. Le chauffeur, un vieux fou imbibé d'Ouzo, n'était guère plus reluisant. Afin de pimenter un trajet pour lui quotidien, il s'appliqua à avaler la descente en utilisant le moins possible de sa pédale de frein. Ne cessant de faire rugir son klaxon, il hurlait de rire à l'abord de chaque épingle à cheveux et ne négociait avec aucune d'entre elles. A moins d'un miracle, nous allions verser d'un instant à l'autre et finir les vacances dans l'écume blanche que les vagues formaient sur les rochers acérés

dont, virage après virage, nous pouvions de mieux en mieux distinguer les arêtes en contrebas.

Une atmosphère tendue régnait dans le car. Depuis que nous avions entamé cette descente, toutes les discussions avaient peu à peu cessé. On n'entendait plus que le chauffeur qui encourageait son engin d'une voix tonitruante. Nelly s'était très rapidement sentie un peu mal, et je n'étais maintenant pas très à mon aise non plus, ni vraisemblablement aucun de nos compagnons d'infortune. Camille quant à elle s'était endormie, la tête reposant et ballottant sur les genoux de sa mère et j'enviais son inconscience.

Le car parvint en bas sans avoir jamais tout à fait quitté la route et lorsqu'il s'immobilisa, nous poussâmes avec lui un long soupir de soulagement. Nelly profita de l'état de stupeur qui persistait dans l'habitable pour, me plaçant prestement Camille dans les bras, se ruer vers la sortie. Elle bouscula avec colère le chauffeur qui à observer son air blafard redoublait d'hilarité, et alla in extremis se vider sur l'énorme roue de l'engin.

Tandis que Nelly se remettait de sa nausée, je m'approchai d'un petit groupe de pêcheurs qui faisaient mine de réparer des filets sur la petite plage. Je demandai à l'un d'entre eux, un gaillard moustachu de deux mètres de haut, si la location de son embarcation était une option envisageable. Il ne parlait pas anglais et les trente-sept mots de grec que j'étais parvenu à m'entrer dans le crâne depuis le début de notre périple ne nous permettaient guère de nous comprendre. Surtout, considérant que j'étais le demandeur, il n'y mettait pour sa part qu'assez peu d'énergie. Je lui expliquai avec force gestes que je projetais d'emmener ma femme et ma fille sur l'eau afin d'admirer le monastère depuis la mer, que, non, je ne souhaitais pas qu'il nous accompagne et que, oui, j'étais apte à manœuvrer seul une paire de rames. Il me dévisagea avec une certaine sévérité, comme s'il vérifiait dans mon regard mes ascendances maritimes, puis il observa non moins

attentivement le ciel, lequel était légèrement couvert ce jour-là. Enfin, avec claquement de langue appuyé, il décida que le temps ne menaçait somme toute que très timidement. Marché fut conclu et il me tapa alors si violemment dans le dos que j'en eus le souffle coupé – je ne crois pas beaucoup exagérer en précisant que chacune de ses mains avait la taille des deux miennes.

Nelly était encore barbouillée et vit donc d'un assez mauvais œil ma petite initiative. Elle avait résolu de s'accorder une petite sieste à l'ombre des figuiers et il fut impossible de lui faire changer d'avis. Camille, qui depuis quelques mois déjà s'était engagée dans une compétition de tous les instants avec sa mère, compétition dont j'étais à la fois le terrain et l'enjeu, ne vit dans l'annonce du forfait maternel qu'une occasion supplémentaire pour de mon cœur tenter de s'accaparer un plus gros morceau. Elle ne fit pas le moindre effort pour dissimuler sa joie et s'installa d'autorité à l'avant de la petite embarcation. La cause était entendue : j'allais ramer et elle allait minauder.

Elle minauda en effet, et je me laissai aller sans beaucoup résister au plaisir de la voir minauder. Elle était charmante, intelligente et douée d'un sens de l'humour remarquable pour une enfant de son âge. J'étais fier d'être son père et, souquant ferme, je dégustai sans retenue ces moments d'intimité avec elle comme l'amour absolu qu'elle me déclarait à chaque regard.

Je ramais depuis dix bonnes minutes, l'écoutant babiller à l'infini, lorsqu'une forte brise se leva et déposa un gros nuage noir au-dessus de nos têtes :

« Il va pleuvoir, papa ? demanda Camille, avec une pointe d'inquiétude.

- Non, ma chérie, je ne pense pas. »

J'avais répondu sans prendre la peine de me poser la question. Qu'importait en réalité qu'il puisse pleuvoir ? Nous étions bien tous les deux, seuls dans notre petit radeau et la mer clapotant autour.

Le vent était retombé aussi vite qu'il s'était levé et la barque n'était agitée que très légèrement par d'innocentes vaguelettes. Camille vint s'installer sur mes genoux et m'aida à ramer. Chaque fois que les rames passaient sous ses bras, je soulevais les pouces pour la chatouiller. Elle se tortillait et puis riait aux éclats. Quand elle parvenait à se contenir, difficilement, elle se retournait vers moi, pointait son index sous mon nez et, prenant un air courroucé, disait : « Arrête papa ! Tu me gênes pour faire la rame ».

Ses yeux mutins pétillaient. Je me laissais doucement fondre à la chaleur de sa frimousse coquine et elle avait pleine conscience que je fondais. Nous étions comme deux amoureux qui s'étourdissent de leurs innocentes taquineries. J'étais grisé. Je la couvrais de baisers. Tant que sa supposée innocence me le permettait encore, je prenais à grandes goulées ma part de l'éternel badinage entre une fille et son père.

Oui, il pouvait bien pleuvoir.

La tenant par les pieds, je menaçai de la jeter à la mer pour me débarrasser d'elle si elle n'arrêtait pas de rire comme une grenouille. Et puis le ciel se déchira, lâchant tout à coup sur nos têtes, et sur une mer soudain devenue d'huile, des trombes d'eau tiède.

« Je veux rentrer, papa. »

Je la reposai doucement sur ses pieds. Ne riant plus, elle s'assit en face de moi. Son visage s'était renfrogné et sa petite bouche avançait une moue boudeuse.

« Camille, on vient de partir, dis-je calmement. On ne va tout de même pas rentrer à cause de trois malheureuses gouttes

de pluie. Est-ce qu'une petite mouette comme toi aurait peur d'être mouillée ? Tu sais, ce n'est que de l'eau après tout.

- Je veux rentrer, papa. »

Elle commençait à geindre. Ou plutôt, je sus au ton qu'elle venait de prendre qu'elle s'y préparait, qu'elle ne tarderait pas à geindre. Je ne supportais pas quand elle se mettait à pleurnicher comme ça, pour si peu. Pour rien. Il me semblait qu'elle ne savait exprimer ses contrariétés, même les plus futiles, autrement que par des pleurnicheries. Et cette comédie qu'elle se faisait d'abord à elle-même m'exaspérait chaque fois prodigieusement.

« Ne commence pas à geindre, Camille. La pluie ne durera pas de toute façon. Et puis qui a dit qu'on ne pouvait pas rire et être bien sous la pluie ? On peut chanter sous la pluie, tu sais. Tu veux bien me chanter une chanson pendant que je rame ? »

J'aurais voulu paraître enjoué. Je me rendis compte aussitôt que cela avait sonné faux.

« Je veux rentrer. Je veux plus être dans la barque »

Voilà, elle geignait maintenant.

« Et moi je ne veux pas. Tu entends, Camille : je ne le veux pas. »

Il n'y avait plus aucune tendresse dans ma voix.

« Tu as froid ? lui demandai-je sur un ton sec

- Non... »

Un murmure. Comme toujours lorsque j'élevais la voix, la sienne semblait s'assourdir. Elle avait peur de moi et ça aussi, ça me mettait en rogne.

« Alors qu'est-ce qui ne va pas qui allait bien il y a cinq minutes encore ?

- Je suis toute mouillée. » Sa voix tremblotait. « Je n'aime pas être toute mouillée. Je veux aller avec maman pour me reposer.

- Et quand tu prends une douche, tu es mouillée aussi, non ? On s'est baigné tous les jours dans la mer : tu n'avais pas l'air de détester ça ! » Je me fâchais. « Camille, tu ne vas tout de même pas nous emmerder pour un peu d'eau qui te tombe sur la tête ! On n'est pas bien ici, tous les deux ?

- Je veux aller me reposer avec maman. »

Elle se butait.

Nous étions assis dans la barque, face à face, dégoulinant de pluie. Elle baissait la tête. Elle n'osait plus me regarder et ça me rendait dingue. Pourquoi aurait-elle eu peur de moi ?

« Regarde-moi quand je te parle ! »

La prenant sans douceur par le menton, je lui relevai la tête vers moi. Un frisson comme une décharge parcourut son petit corps hérissé. Elle avait peine à me regarder en face. Ses yeux fuyaient sans qu'elle le veuille vraiment.

« Regarde-moi, Camille ! Tu es stupide ou tu le fais exprès ? Il pleut partout. Il pleut même sur ta mère, figure-toi. »

Je la fixais, furieux et incrédule. Je ne parvenais pas à croire qu'elle puisse nous gâcher aussi stupidement notre petite balade en mer. Je n'avais pas lâché son menton. Mon regard n'était plus que mépris et colère.

« Papa, supplia-t-elle et sa voix s'étrangla encore. J'ai eu peur moi aussi, dans le car. J'ai envie de faire un câlin à maman. Je... »

Elle s'effondra en larmes.

Un autre père que moi l'eut alors prise dans ses bras, l'aurait consolée et, un brin attendri, lui aurait proposé de rentrer. Pas moi. Devant ses sanglots silencieux, je n'ai pas ravalé ma frustration. J'ai au contraire laissé ma colère s'amplifier. Et elle explosa. Je perdais tout à fait le contrôle de mes mots et, tel un gamin capricieux, je me mis à lui brailler dessus. Je hurlai sur elle une rafale de reproches, ma main accentuant progressivement sa pression sur son menton. Je lui faisais mal

maintenant, je me rendais compte, et je lui en voulais aussi de me conduire à cela.

Un éclair zébra le ciel. Aussitôt après, dans un craquement assourdissant, le tonnerre claqua. Camille étouffa un petit cri d'animal blessé. Elle était terrorisée par les orages. Elle avait depuis toujours l'habitude de venir se réfugier dans les bras de sa mère ou dans les miens chaque fois qu'un orage se déclenchait. Nous serrant de toutes ses forces contre elle, tout juste rassurée par notre présence, elle attendait avec angoisse que le ciel veuille bien se taire. C'était chaque fois pour elle une épreuve terrible et il lui arrivait souvent de continuer à sangloter longtemps après que l'orage eut cessé. Elle leva craintivement les yeux vers moi, le regard trouble, n'osant douter de ma volonté de m'acquitter de mon devoir de père. Rien d'autre ne comptait plus maintenant pour Camille que la perspective rassurante de mes bras solidement passés autour de sa taille et de son cou. Elle en avait besoin. Elle avait besoin de ma protection. Elle sanglotait silencieusement, toute à son désarroi, incarnant en cet instant toute la fragilité de l'enfance, quand on ne sait pas encore avancer seul. Mais je la repoussai : « Tu ne le mérites pas ! »

Tout se passa très vite. Elle s'arrêta de pleurer et se mit à trembler comme une feuille, désemparée. Ses yeux se figèrent, exorbités et incrédules. Elle ne comprenait pas. Fallait-il donc mériter la protection de son père ? L'orage tonna encore, plus fort, mais je ne lui ouvris pas davantage les bras. Elle se leva, tremblante, debout dans la barque et le visage crispé par la peur. Un nouveau coup de tonnerre la fit vaciller et ses yeux se révulsèrent. Elle tourna son visage vers le ciel, ouvrit la bouche et un hurlement s'échappa de sa gorge. Un long cri. Un cri immense et glacial. Et ma rage, alimentée par la lancinante certitude de ma culpabilité, atteignit son apogée. Il fallait

qu'elle se taise. *Tu vas te taire !* Je la giflai, elle bascula hors de la barque.

Ce n'était pas la première fois que je la brutalisais. Ce n'était pas non plus une habitude. Ces colères radicales où je perdais le contrôle de moi-même furent tout à fait exceptionnelles et aboutirent plus rarement encore à des coups – mais les mots et les cris font bien aussi mal.

Ces débordements n'étaient en vérité que la traduction paroxystique de l'amour que je lui portais. C'était l'amour infini que je portais à Camille qui débordait ainsi de moi et emportait jusqu'à ma raison, mon amour pour elle qui en devenait tyrannique et abusif. Je lui voulais tant de bien que je ne parvenais bien souvent qu'à lui faire du mal.

Je cherchais à être pour elle un rempart contre les agressions de la vie : la souffrance et les désillusions ; les chagrins et les coups ; les petites comme les grandes frustrations. Je veillais sur elle à chaque instant et je n'avais d'autre souci que de la protéger de tout et de tous. J'étais son armure, mais une si lourde armure qu'elle en venait à ne plus pouvoir bouger, une armure qui lui meurtrissait les épaules et l'étouffait. En lui imposant le bonheur, je l'asphyxiais. Et à la fin, paradoxalement, c'est de moi surtout qu'il eut fallu la protéger. Et elle en était tout naturellement venue à me craindre.

Mais je ne pouvais admettre qu'une quelconque faiblesse puisse l'empêcher aussi peu que ce soit d'être heureuse. Mon amour la plaçait si haut que j'étais incapable de lui reconnaître la moindre défaillance. Elle ne pouvait pas être faible, elle ne le devait pas. Il fallait qu'elle soit en toutes circonstances à la hauteur de mes attentes qui étaient infinies et je ne lui laissais d'autre choix que celui de la perfection. Et je n'admettais pas qu'elle puisse ne pas suivre le chemin que je lui désignais comme étant le bon. *Camille, je te dis que le bonheur est dans*

cette direction ! Le bonheur et à chaque instant, voilà ce que je souhaitais désespérément pour elle, ce que je lui infligeais. J'étais le guide suprême et son tyran personnel.

Quand, après un instant de panique, je l'eus repêchée et tirée hors de l'eau, je la tins serrée contre moi en lui murmurant un long chapelet de « je t'aime ». J'avais eu terriblement peur en voyant son petit corps être avalé par la mer. Je m'en voulais d'avoir été jusque là, une fois encore. *Pardonne-moi, ma petite fille. Je m'en veux tellement, pardonne-moi.* Oui, alors même qu'elle reprenait encore son souffle et ses esprits, qu'elle était choqué encore par ce que je venais de lui faire subir, mes exigences impitoyable, ma violence, j'osai lui réclamer son pardon. Et j'ai encore aujourd'hui en mémoire ce sourire timide et apeuré qu'elle s'est efforcée de m'adresser, un sourire pâle et emprunt de culpabilité, un sourire qui me disait, comme pour me consoler : *J'ai mérité cette gifle. Je l'ai mérité puisque tu es mon père.*

J'étais un nain de l'amour comparé à ce qu'elle savait m'en donner. Et je ne sus pas m'en tenir là, me contenter d'une absolution qu'elle n'avait pas à m'accorder. Sans attendre qu'elle eût fini de toussoter les dernières gouttes d'eau salée égarées dans ses bronches, je lui expliquai alors combien nous aurions pu nous amuser tous les deux, malgré la pluie et même grâce à elle, si seulement elle ne s'était pas laissé envahir par sa nature capricieuse. J'étais incapable de lâcher la pression. Rien ne pouvait justifier que je la frappe, *mais* il fallait qu'elle comprenne les conséquences de l'attitude déplorable qu'elle avait adoptée, qu'elle n'avait réussi qu'à gâcher ce moment merveilleux que nous aurions pu et que nous aurions dû passer ensemble. Il aurait suffi qu'elle veuille bien y mettre du sien, au lieu de quoi elle avait pleurniché et nous avait conduit droit dans cette impasse. « Pourquoi ? » lui demandai-je. Ne comprenait-elle donc pas que je ne voulais que son bien ? « Tu vaux mieux que ce que tu viens de me montrer, Camille. »

A grands coups de sentences, j'enfonçais le clou de mon obsession dans son crâne. Tant pis si ça lui faisait un peu mal. Certes, cette gifle que je lui avais donnée était regrettable – et je la regrettais –, mais j'avais raison et elle avait tort, je ne sortais pas de là. Je la tenais dans mes bras, je lui caressais doucement la joue, ne sachant rien lui susurrer d'autre qu'un discours stérile et dépourvu de tendresse. J'ai passé ma vie de père à essayer de sculpter à ma façon le cerveau de cette enfant. Par amour pour elle. Pour l'amour de moi aussi, sûrement.

Elle recommença à sangloter, tout doucement, en serrant fort ses petits bras autour de mon cou. Elle n'avait pas besoin de mes mots, juste d'un peu de tendresse muette. Juste un sourire. J'étais incapable de ça, ouvrir simplement les bras pour qu'elle s'y blottisse, et puis me taire. Pourtant, je le savais, cette gifle laisserait une trace plus profonde en elle que toutes les bonnes paroles que je voulais qu'elle ingurgite, que je lui délivrais comme on gave une oie, sans digestion possible. Si une oie pouvait se souvenir, on aurait beau faire de la gaver avec le meilleur grain, c'est l'entonnoir vissé dans sa gorge dont elle garderait la mémoire. Il ne lui resterait, à Camille, rien d'autre que la peur.

Avant de devenir père, je ne soupçonnais pas qu'il me fut possible d'aimer ainsi. Tellement fort, et aussi tellement mal. C'était comme si avait sommeillé en moi, et à mon insu, une pulsion despotique qui n'avait attendu que ce temps de la paternité pour s'éveiller. On m'avait mis un bébé entre les bras et c'était devenu pour moi comme l'occasion de façonner un être idéal. Un objectif pour lequel je m'autorisais tous les abus, incapable que j'étais de mettre une distance entre mon enfant fantasmé et son humaine réalité.

Camille ne cessa de courir et de s'épuiser à rejoindre mes fantasmes, à vouloir ressembler à l'image idéalisée d'elle-même qu'elle voyait se refléter dans mon regard. Je la voulais

parfaite et il lui fallait jour après jour subir le feu nourri de mes exigences sous lequel j'avais l'intention de la modeler et qui en réalité la détruisait. Elle fit de son mieux et même davantage pour tenter de me satisfaire, jusqu'à perdre toute confiance en elle, jusqu'à désespérer que je puisse l'aimer simplement pour ce qu'elle était.

Elle finit donc par avoir peur de moi. Par ne plus sortir d'elle-même de peur de m'y rencontrer. Et si mes colères étaient finalement assez rares, elles charriaient tant de violence que Camille en était venue à se méfier du moindre de mes haussements de sourcils. Nos discussions, nos jeux, nos câlins, nos rires, tout cela qui nous était quotidien se passait dans une atmosphère alourdie par la tension, la conscience de ce qui était possible. Elle évoluait avec moi comme sur un fil, constamment sur ses gardes. Elle ne savait jamais à quel moment j'allais exploser. Surtout ne pas commettre la faute, ne pas trébucher.

Il m'arrivait souvent de percevoir la crainte que je lui inspirais dans les tendresses qu'elle me prodiguait, et ma tension rejoignait alors la sienne. Je me haïssais quand je saisisais dans l'imperceptible crispation d'un sourire ou dans l'ombre furtive qui un instant voilait son regard, cette peur de moi qu'elle s'efforçait maladroitement de dissimuler derrière des débordements affectifs. Il pouvait se passer plusieurs semaines sans que j'élève la voix, mais je ne cessais pas un instant de lui demander l'impossible. Et aussi vrai qu'on ne joue pas impunément avec une grenade, il ne se pouvait pas qu'il n'y eût tôt ou tard une explosion. Il suffisait d'un détail, d'un rien qui se mettait à aller de travers, c'est-à-dire pas dans le sens que j'aurais souhaité, pour que tombe la goupille. Ne lui restait plus alors qu'à compter.

Camille avait quatre mois lors de la toute première explosion. Il était cinq heures du matin et elle pleurait déjà depuis trois bonnes heures quand il lui fut donné de voir son père comme pour la première fois, les mains agrippées féroce­ment à son berceau, vociférant au-dessus d'elle à en perdre la voix. Cela faisait trois nuits que Camille se réveillait et pleurait ainsi, sans que rien ni personne ne semblât en mesure de la calmer. Je n'en pouvais plus d'entendre ses cris. J'en étais arrivé au point de ne plus vouloir chercher ou même me préoccuper de leur cause. Je lui avais proposé à manger, je l'avais changé et lui avais longuement masser le ventre, j'avais déambuler dans toute la maison en la serrant contre moi et en lui tapotant le dos. Rien n'y avait fait et maintenant, non seulement j'avais renoncé, mais je m'en moquais. Il fallait simplement que je cesse de l'entendre. J'étais épuisé et j'avais simplement besoin de dormir. Rien d'autre ne comptait plus et encore moins les états d'âme d'une petite fille qui polluait nos nuits de ses cris ininterrompus. Nelly qui était dans le même état que moi avait sagement décidé d'aller faire un tour. La veille, c'était moi qui avais pris le large. La goupille sauta et je me suis mis à beugler au-dessus de son lit, criant sur elle simplement pour couvrir sa voix et ne plus l'entendre, lui intimant l'ordre cesser de pleurer. *Ou alors pleure en silence !* Je l'ai arrachée à son lit et je me suis mis à la secouer, sans cesser de lui hurler dessus. Et puis je l'ai rejetée dans son lit où, choquée sans doute, elle s'est tue un instant, avant de remettre ça de plus belle. Je suis sorti de la chambre en claquant la porte, puis un instant plus tard, incapable d'en rester là, je suis revenu à la charge. J'ai déversé sur elle des hurlements pendant dix bonnes minutes encore avant de repartir, claquant la porte de sa chambre, puis celle de la maison. J'ai erré dans les rues pendant longtemps avant de me sentir en état de rentrer. Cette nuit-là, pour la première fois,

j'ai pensé que je ne saurai peut-être pas être un bon père. Pour la première fois aussi, je me suis promis de ne jamais recommencer.

Cela se renouvela quelques mois plus tard. Nelly était parti passer quelques jours à Nantes auprès de son père. Le dernier soir, j'avais préparé pour Camille une soupe de tomates. Dès que j'eus déposé devant elle le bol que je venais d'agrémenter d'un généreux nuage de lait, Camille détourna la tête et je compris qu'il y aurait affrontement. C'était habituel, je connaissais bien maintenant ce petit air renfrogné et mutin, et je n'étais cette fois pas disposé à lui céder une victoire facile. J'estimais qu'elle n'était à présent plus un bébé et qu'il était temps qu'elle apprenne certaines choses, et en particulier que le devoir commandait au vouloir. Je m'attablai face à elle et lui annonçai d'une voix posée qu'elle allait avaler la soupe de papa jusqu'à son ultime goutte.

Elle n'a pas desserré les lèvres. Elle m'a simplement fait son plus grand sourire et, avant que j'ai pu esquisser un geste, elle s'est renversé fièrement tout le contenu du bol sur la tête. Ça a été instantané. Je l'ai arrachée à sa chaise d'enfant et, la maintenant dans les airs par le col de sa grenouillère, j'ai hurlé sur elle. *Petite conne !* Mon visage déformé par la colère touchait son visage et ma voix tressaillait de rage. *Si tu crois que tu vas t'en sortir comme ça !* Je la secouais devant moi comme on secoue un prunier. *Je suis ton père et si je décide que tu vas manger cette soupe, crois-moi tu la mangeras !* Je braillais à m'en déchirer le gosier, et Camille braillait elle aussi, terrorisée et incrédule, ses grands yeux fouillant les miens à la recherche d'un père qui ne s'y trouvait plus.

Je savais le mal que je lui faisais à l'aimer ainsi. Combien de fois ai-je constaté avec horreur et dégoût les dégâts provoqués

par mon amour abusif ? Et combien de fois me suis-je promis que ce serait la dernière ? Chaque fois.

Mais je ne pouvais pas. Je ne savais pas. J'étais incapable de supporter qu'elle me contrarie, incapable d'accepter qu'elle puisse se rendre malheureuse pour un détail, un détail que moi je jugeais sans importance. Je ne supportais pas que Camille s'effondre dans ce chagrin sec dont elle avait le secret quand sa mère refusait de lui accorder un bonbon une heure avant de dîner. Et cela me rendait fou de la voir sombrer dans le plus profond désespoir parce que sa robe préférée, la jaune à volants, celle qui tourne et qu'elle voulait mettre justement ce matin-là, était *encore* ! dans le panier à linge sale. Je devenais fou et dans le même temps j'avais conscience de ma folie. Mes cris n'étaient pas encore sortis de ma bouche que déjà je regrettais ce qu'ils s'en allaient détruire dans l'équilibre mental de ma fille. Et mon pied n'avait pas encore fouetté ses fesses, la propulsant trois mètres plus loin, que dans l'instant j'entamais une puérile séance d'auto-flagellation.

Je recommençais toujours. J'étais son terroriste personnel, toujours repentant, invariablement récidiviste. Sa terreur n'en avait jamais fini de croître.

Nelly ne savait pas ou, quand elle y assistait, impuissante, minimisait les conséquences de mes emportements. Elle me savait gré de porter tant d'amour et d'attentions à notre enfant, ce qui était la règle la plus grande part du temps. Sans doute étais-je un peu rigide, et excessif à l'occasion, mais j'étais et je restais le père de sa fille, et il ne faisait aucun doute pour Nelly que Camille s'accommoderait très bien de ce père-là. Elle avait confiance en sa fille et, même, elle avait confiance en moi. J'étais à n'en pas douter assez loin d'être le père idéal, mais elle estimait qu'on pouvait largement s'en contenter. Plutôt un

bon père en réalité, ne serait-ce que parce que j'étais présent et aimant.

Nous avions régulièrement des discussions houleuses à propos aux exigences inflexibles et démesurées dont je chargeais lourdement les épaules de Camille, mais elle se refusait à dramatiser. Et quand à l'occasion elle voyait Camille se pétrifier sous la violence de mes cris et la dureté de mes paroles, elle serrait les dents et attendait que la tornade se calme, considérant que son éventuelle intervention ne ferait qu'envenimer les choses – ce qui était assez probable en effet. Ensuite elle s'appliquait à consoler et à dédramatiser encore, répétant qu'il ne résulterait de tout cela rien de plus qu'un mal éphémère et sans gravité, comme une méchante écorchure au coude qui cicatriserait bien vite. Elle compatissait à la douleur et, si besoin était, faisait de sa tendresse un pansement, puis d'un baiser renvoyait la petite fille à son insouciance et me laissait me dépêtrer avec ma culpabilité.

Selon elle, nous n'avions d'autre choix que d'accepter ce que nous étions les uns pour les autres et faire en sorte que le mal que nous nous faisons parfois soit noyer dans le bien que nous savions nous donner mutuellement. Elle me disait que pour peu que j'accepte, moi, le père que j'étais, tout irait pour le mieux, que c'était parce que je n'assumais pas mon autoritarisme qu'il m'arrivait parfois de le pousser à son paroxysme. Car bien entendu, les coups, elle ne les admettait pas et me les reprochait avec la plus extrême virulence, m'en voulait à mort de ne pas être capable de garder suffisamment le contrôle de ma colère pour ne pas dépasser cette borne-là. Mais, ces jours où ma folie atteignait son point ultime et où je franchissais la ligne, ces jours étaient suffisamment rares pour ne pas faire de moi et à ses yeux le père indigne et méprisable que j'étais aux miens. Elle ne considéra jamais que sa fille était

réellement en danger avec son père, jamais suffisamment pour se résoudre à l'éloigner de moi.

Lorsque Nelly vit nos mines de survivants au sortir de la barque du pêcheur grec, lorsqu'elle découvrit la marque rouge et boursouflée de quatre doigts sur la joue gauche de Camille, et lorsque pour finir elle sut que la gifle avait jeté à l'eau sa petite fille, laquelle en cette occasion avait manqué de se noyer, elle n'eut pour moi aucune parole. Un seul regard dans lequel se mêlaient haine et mépris, puis son visage se ferma hermétiquement. Elle prit sa fille dans ses bras, me tourna le dos et ne m'adressa plus la parole jusqu'à ce que nous fussions de retour à Paris.

Je crus cette fois que je les avais perdues. Je crus qu'elle avait enfin résolu que Camille n'aurait pas un tel père et qu'elles allaient me quitter. D'une certaine manière, encore sous le choc de mon emportement, je l'espérais. Mais ce ne fut pas le cas et, trois mois après notre retour de Grèce, j'ai donc fini par tuer notre enfant.

Cela se passa l'après-midi d'un mercredi pluvieux. Camille jouait dans sa chambre. J'avais préparé des crêpes pour le goûter. Je passai la tête par l'entrebâillement de la porte pour lui dire de venir manger, et je vis ce qu'elle était en train de faire et qui aussitôt me glaça le sang. Elle se tenait debout sur une chaise devant la fenêtre grande ouverte. Pis encore, le bas de son corps appuyé contre le garde-corps, elle tenait un bocal à deux mains et le tendait au dehors, aussi loin qu'elle pouvait, de toute la longueur de ses petits bras. Il y avait un noyau d'avocat dans le bocal, enveloppé dans du coton et que nous avions placé là dans l'intention de le faire fleurir. Camille avait probablement imaginé que l'expérience aurait de meilleures chances de réussite si le

noyau baignait dans de l'eau de pluie. Elle attrapait les gouttes de pluie au vol. Elle allait tomber à son tour.

Je me figeai sur le seuil de sa porte, bien trop loin d'elle pour espérer pouvoir la retenir, mais n'osant pas non plus m'avancer. Son équilibre était précaire et il ne fallait surtout pas l'effrayer. « Camille », l'appelai-je dans un souffle. Je voulais que ma voix lui parvienne aussi neutre que possible, comme anodine, dénuée du moindre soupçon d'un reproche. Et j'avais revêtu un doux sourire pour quand elle se retournerait, comptant que ce serait une amarre à laquelle elle pourrait s'accrocher. J'espérais capter son regard pour l'attirer doucement à moi.

Elle tourna la tête et me présenta son visage qui était livide. Elle venait de comprendre que ce qu'elle faisait atteignait un niveau très élevé sur l'échelle de la bêtise. Malgré le ton monocorde et apaisé de ma voix, malgré mon sourire caressant et mon regard qui était une supplique, elle était terrorisée. Elle me regardait et je pouvais lire dans son regard toute la peur que je lui inspirais, cette peur que j'avais comme programmée en elle.

Camille. J'essayai de mettre tout mon amour dans son seul prénom qui s'échappait en cet instant de ma gorge comme de mon cœur. *Camille.* Je me voulais rassurant, tendre, affectueux. Compréhensif surtout. Et je lui souriais. Je lui souriais comme je lui avais souri à sa naissance. Comme la promesse d'un bonheur infini. Bienvenue à la vie. Tout ira bien. *Reste avec nous, Camille.* J'aurais voulu effacer en un instant, d'un sourire immense, cinq années où je n'avais réussi qu'à faire naître et croître cette crainte de moi qui maintenant la submergeait. Mais il était trop tard.

« Camille... », ai-je répété encore. Hormis sa tête, rien en elle n'avait bougé. Ses grands yeux me fixaient avec une intensité douloureuse. Elle me regardait, immobile, et son visage était un masque blanc de frayeur. Et puis elle a tressailli, légèrement, comme si elle avait eu un peu froid.

Alors je crois qu'en l'espace d'un instant tous ses muscles se sont dissous. Son cœur s'est arrêté de battre, ses jambes se sont dérobées, j'ai élargi encore mon sourire, pour qu'elle s'y raccroche, mais elle était déjà dans le vide, délivrée de moi et de toute chose, goutte de pluie parmi les gouttes de pluie.

Contact

laurent.mann@avoodware.com

Participer

en laissant un commentaire :
<http://www.avoodware.com/dire/terreur>

en faisant un don :
<http://www.avoodware.com/savoir/mecenat/don.html>

Avoodware Edition

@

<http://www.avoodware.com>